

Alice Vieira

Le Mariage de ma mère

Traduit du portugais par Dominique Nédellec

LA JOIE DE LIRE

Et voilà.

Le Grand Jour a fini par arriver.

Du moins c'est comme ça que dit dona Elisa :
« Le Grand Jour. »

Dona Elisa, quand elle parle, utilise beaucoup les majuscules.

Alors très bien, allons-y.

Le Grand Jour.

Personnellement, je ne demande pas qu'il soit si grand que ça. Je me suis toujours habituée à vouloir de toutes petites choses et, pourtant, même celles-là je n'ai pas réussi à les obtenir.

Un câlin. Un sourire. Une parole qui soit vraiment sincère et pas la pose pour les photographes.

Le problème, c'est qu'elle était toujours pressée, très pressée, et même les toutes petites choses que je demandais n'avaient pas leur place dans l'emploi du temps surchargé que lui imposait l'agence.

En plus j'ai des cheveux qu'aucune brosse n'arrive à coiffer, des boutons sur la figure et des

kilos en trop, autrement dit rien qu'on puisse présenter au public avec fierté.

Mais hier, dans le cabinet de travail de M. Fernandes, qui désormais nous regarde depuis son cadre ovale en face du bureau, elle a dit :

– Maintenant ce sera différent.

– Comment ça, différent ?

– Différent.

Elle a soupiré et marqué une longue pause. Dona Elisa a alors murmuré :

– Eh bien, pas trop tôt.

Je pense qu'elle n'a pas entendu ou, si elle a entendu, elle n'a pas fait attention :

– Je n'ai plus vingt ans et la vie n'est pas éternelle.

– C'est ce que je me tue à te répéter depuis des lustres, mais tu ne m'écoutes jamais, a continué de murmurer dona Elisa.

C'est alors, comme je m'y attendais, qu'a éclaté la dispute habituelle, « Vous, mêlez-vous de ce qui vous regarde », « Celle-là elle est bonne, ta fille c'est bien moi qui l'élève, non ? », « Et alors ? Ce n'est pas pour ça que je vous paie tous les mois ? », « Et la responsabilité ? Et cette honte devant le Conseil

de direction ? Tu as déjà oublié ? », « C'est votre faute », « Ah bon ? Et la psychologue, hein ? C'est aussi ma faute ? » et ainsi de suite, des accusations à n'en plus finir que mes oreilles ne supportent plus, surtout depuis qu'on m'a privée de Duarte, de Zé Lucas et de Lourenço.

Sans qu'elles s'en aperçoivent, je suis sortie doucement du bureau pour aller dans la cour.

La cour qui sentait encore la fumée.

La cour qui sentira pour toujours la fumée.

Je suis restée là, au pied du platane, me souvenant parfaitement de tout, du feu, de la voix de dona Elisa, « Tu es possédée du démon ! », m'obligeant à regarder jusqu'à la fin.

Je suis restée là jusqu'à ce qu'elles se décident enfin à sortir du bureau de M. Fernandes.

– J'ai tout organisé avec dona Elisa, a-t-elle dit.

Je ne lui ai même pas demandé ce qu'elle avait organisé au juste. A quoi bon ?

– N'oublie pas de mettre les habits et les chaussures que je t'ai indiqués. Et pour l'amour du Ciel, que je ne te voie pas avec cet air que tu as en permanence, m'a-t-elle lancé en guise d'au revoir, alors qu'elle ouvrait déjà la porte pour sortir.

Jamais elle ne m'a fait le moindre câlin ou le moindre baiser pour me dire au revoir, donc j'ai l'habitude. Mais hier, je ne sais pas pourquoi, j'espérais que ce soit différent (« Maintenant ce sera différent »), j'espérais que le fameux Grand Jour lui attendrisse un peu le cœur.

Mais il est évident que je n'avais qu'à m'en prendre à moi-même.

Oui, je n'ai qu'à m'en prendre à moi-même.

Puisque après toutes ces années, je n'ai toujours pas renoncé à espérer des choses impossibles.

Elle s'est contentée d'un rapide signe de la main.

Elle s'apprêtait à refermer la porte quand elle s'est retournée vers moi pour ajouter :

– Gare à toi demain. Je te conseille de ne pas me gâcher un jour comme celui-là.

Je dois avouer que, tout à l'heure, en essayant d'enfiler ces maudites sandales, j'ai soudain eu l'énorme envie de faire savoir à dona Elisa :

– J'arrête pas de tousser. Ça doit être mes poumons. Je pense qu'il vaudrait mieux que je reste à la maison.

Parce que, à vrai dire, ça ne m'enchantait pas du tout d'être ici. Même si elle a dit :

« Maintenant ce sera différent. »

Même si hier, après son départ, dona Elisa m'a informée que dans un mois j'allais quitter cette maison.

– Ta mère a dit que, dès qu'elle reviendrait de son voyage, elle voulait que tu ailles vivre avec elle. Tu peux commencer à préparer tes affaires. Un mois, ça passe vite.

Malgré tout ça, je préférerais ne pas être venue.

Je n'ai rien à voir avec elle.

Je n'ai rien à voir avec lui.

Si encore c'était Duarte. Ou Zé Lucas. Mais l'ingénieur...

En plus de ça, je déteste ce genre de cirque. J'ai eu largement ma dose pendant toutes ces années.

Un de ces jours – c'est garanti d'avance –, il lui arrivera la même chose qu'à Zara et alors je serais curieuse de savoir ce qui va se passer.

Mais j'ai promis à ma grand-mère (et à vous aussi, docteur) que j'allais me montrer bien élevée.

Malgré tout.

Et je jure que je veux bien me tenir. C'est la dernière chance qui me reste pour qu'elle se rappelle qu'elle est ma mère.

Ma mère pour de vrai – et pas seulement sur ma carte d'identité.

C'est pour ça que je ne veux penser qu'à ce moment, qu'à ces gens-papillons dont je ne sais ni comment ils s'appellent ni qui ils sont et qui me tournent autour, sourient, mangent, boivent, prennent des photos.

Evidemment, si on veut parler de ce qui me fait envie, ce qu'on appelle vraiment faire envie, je ne vois guère que ma chambre. Même sans Duarte,

sans Zé Lucas, sans Lourenço. Ma chambre sans mes livres, les étagères vides, puisque, d'après dona Elisa, c'étaient eux qui me conduiraient tout droit à la perte. Même comme ça. Ma chambre. Et ma grand-mère – la seule rescapée du massacre de la cour, cachée dans mon manuel d'histoire.

Je suis absolument persuadée que je pense à ma chambre avec autant de ferveur que ma mère doit penser à son bungalow de Bora Bora. L'ingénieur, je ne sais pas à quoi il doit penser, lui. Il vaut mieux qu'il ne pense à rien, le pauvre.

Et je voudrais qu'ils me fichent la paix.

Qu'ils ne sachent pas qui je suis.

Qu'ils ne viennent pas me demander toutes les cinq minutes :

– Alors comment te sens-tu avec un nouveau père ?

Tout à l'heure, prête à exploser (c'était la cinquième journaliste à vouloir savoir la même chose !), j'ai répondu :

– Je me sens aussi bien avec mon nouveau père qu'avec l'ancien.

La fille m'a regardée d'un air stupéfait. Elle avait probablement lu ma vie depuis toute petite

dans le dossier de presse qu'on leur a distribué. Dossier qui devait être rempli de déclarations de dona Elisa expliquant à quel point sa vie était un sacrifice permanent depuis qu'elle avait accepté de s'occuper de moi qui, à vrai dire, ne suis rien pour elle, sans compter que j'ai des poumons atrophiés et que je ne suis pas tout à fait, tout à fait normale.

La journaliste a de nouveau tourné son regard vers moi et a insisté en me reposant sa question.

En plus d'être anormale, je pouvais très bien être sourde, vu qu'un malheur n'arrive jamais seul.

Je me suis vue dans l'obligation de lui expliquer :

– Ce que je veux dire, c'est que je ne connais ni l'un ni l'autre.

La pauvre a semblé se résigner, a haussé les épaules et s'en est allée.

« S'il n'y avait pas cette crise et si les journaux n'étaient pas tous en train de licencier, je peux vous garantir que je plaquerais cette revue sur-le-champ. On m'envoie tout le temps chez des givrés. »

Voilà ce qu'elle a certainement dû penser, me suis-je dit.

C'est alors qu'une mamie s'avance vers moi, tente un sourire et me dit :

– Vraiment, ces fêtes, c'est toujours ennuyeux à mourir.

J'éclate de rire, moi qui n'ai aucune envie de rire, moi qui ai perdu Duarte, Zé Lucas et Lourenço pour toujours, mais vraiment il y a quelque chose qui ne colle pas, ces mots n'ont pas été prévus pour cette bouche, pour ce visage couvert de rides, pour cette écharpe rose, pour ces froufrous.

– Si ça ne tenait qu'à moi, a-t-elle continué, j'aurais déjà pris la fuite depuis belle lurette. Mais après il pourrait dire que je l'ai fait exprès pour lui gâcher la fête. Loin de moi cette idée.

De toute évidence, elle attend que je lui dise quelque chose. Que j'acquiesce.

Je ne vais pas lui faire ce plaisir.

Je ne sais pas d'où elle sort mais le plus probable c'est qu'elle ait été envoyée en mission pour le compte de ma mère, de l'ingénieur ou de dona Elisa.

Allez savoir si elle ne se la joue pas moderne comme notre professeur Lourenço quand...

Je ne veux pas penser à ça.

Je ne veux pas.

Aujourd'hui je vais me montrer bien élevée.

Aujourd'hui je vais bien me tenir. Je vais être la fille que tout le monde rêverait d'avoir.

Je reste à la regarder sans dire un mot. Comme ces après-midi où ma mère venait et qu'on n'avait rien à se raconter.

– Je suis fatiguée ! m'exclamé-je soudain. Je vais voir s'il y a moyen de trouver une chaise.

3

Mais il n'y a pas de chaises.

Ou disons qu'il y en a très peu et elles sont déjà toutes prises par l'essaim de snobinards qui virevoltaient autour de l'ingénieur.

Je jette un œil dans la salle et n'en aperçois aucune de disponible. Je suis sur le point de m'asseoir par terre quand un gugusse se lève et crie :

– Caetana, très chère, avez-vous goûté ce foie gras de canard du Périgord ? Tout simplement divin !

Et pendant qu'il se dirige vers la table pour aller chercher je ne sais quoi de tout simplement divin, je lui pique sa chaise et la traîne jusque dans mon coin.

Tout me semble soudainement aller bien mieux. Je tente de contrecarrer l'ennui que m'inspire cette fête en ingurgitant une dose supplémentaire de glace au chocolat.

Quand il y a de la glace au chocolat à volonté et personne dans les parages pour nous rappeler les

boutons du lendemain et les kilos en trop, tout le reste passe au second plan.

La mamie est de retour à mes côtés.

J'essaie de la situer dans mon schéma familial ou, du moins, dans ce qui pourrait en porter le nom, mais pas moyen.

Ce visage ne me dit rien. Elle n'a jamais dû apparaître dans les pages d'*Estampa* et ne se trouvait pas non plus parmi la foule d'inconnus ayant envahi la salle à manger de dona Elisa le soir de la veillée mortuaire de M. Fernandes.

Elle a le visage blanchâtre à cause de la couche de crème qui sert à camoufler les rides (se serait-elle fait injecter du botox, elle aussi, pour avoir la peau aussi lisse qu'une piste de rallye ? Nicole Kidman fait ça tous les jours et maintenant elle ne peut même plus rire : sa peau est trop tendue, c'est devenu impossible... En tous les cas, c'est ce que disait la journaliste d'*Estampa*). Je regarde sa robe à froufrous et son écharpe rose, ses talons très hauts sur lesquels elle a du mal à tenir en équilibre et je suis absolument certaine de ne l'avoir jamais vue.

Elle ne doit pas appartenir à ce que dona Elisa a pour habitude d'appeler « notre côté ».

– Je me demande bien de qui tu tiens ça, me dit-elle presque tous les jours, surtout quand arrivent les plaintes du Conseil de direction. En tous les cas, ça ne te vient pas de notre côté, ça c'est sûr.

Parfois, je me surprends à penser : mais quels sont ces gens étranges qui vivent de ce « côté », que je ne connais pas mais qui, apparemment, sont des gens d'une sagesse et d'une perfection absolues ?

Ma mère et dona Elisa, qui ont tant de mal à se supporter, ont au moins un point commun : elles se font une drôle d'idée de la famille.

Une fois, j'étais toute petite, je me souviens d'entendre ma mère me dire au téléphone, un jour où elle devait se trouver vraiment loin vu qu'on l'entendait très mal et qu'elle n'arrêtait pas de répéter qu'elle allait raccrocher sinon l'appel allait lui coûter une fortune :

– Quand on est loin, on aime toujours les autres.

Je n'ai rien répondu, qu'est-ce qu'il y avait à répondre à ça ? Du coup, elle a ajouté :

– Tu peux me croire. Peut-être que tu ne comprends pas pour l'instant, parce que tu es

encore petite, mais quand tu seras plus grande, tu verras, tu comprendras.

Je comprenais très bien. Je comprenais que ma mère m'aimait beaucoup parce qu'elle était toujours très loin. Et que, si un jour elle se rapprochait, peut-être qu'elle ne m'aimerait plus autant.

C'est pour ça qu'il valait mieux qu'elle reste là où elle était.

« Et qu'elle mène la vie qu'elle s'est choisie », comme disait monsieur Fernandes.

Mais dona Elisa n'était pas de cet avis.

Pour dona Elisa, les autres n'existaient pas pour être aimés de loin mais pour qu'on se sacrifie pour eux. C'était le seul moyen de gagner sa place au paradis.

Et le sacrifice n'avait rien à voir avec l'idée d'aimer ou de ne plus aimer. Personne n'allait au paradis parce qu'il aimait les autres. Du coup, à quoi bon perdre son temps et son énergie avec des sentiments aussi inutiles ?

J'ai fini la glace.

Je reste un instant dans cette position ridicule, l'assiette (vide) dans une main, la cuillère (sale) dans l'autre, en espérant qu'un prince veuille bien venir me libérer.

Ou que surgisse un esclave pour remplir à nouveau mon assiette.

– Sur la table du fond il y a de la glace à la framboise. Une merveille. Vas-y avant que la horde reparte à l'attaque.

Ce n'est ni un prince ni un esclave, mais une nouvelle fois la mamie, qui semble vraiment avoir des idées fixes. Je devrais peut-être la prévenir que je suis quelqu'un que personne n'aime et qu'il ne vaut donc pas la peine de se montrer aussi sympathique.

– Je ne peux pas. Ça me donne plein de boutons. Et je vais encore grossir.

Elle se marre.

– Ecoute, une fois n'est pas coutume. Et

aujourd'hui tu le mérites bien. On le mérite bien, toutes les deux.

Je ne sais pas ce qu'elle sait de moi pour estimer que, le jour où ma mère se marie, j'ai le droit de faire n'importe quoi. Mais je préfère ne rien lui demander.

Je me traîne jusqu'à la fameuse table du fond, plus pour la fuir (qu'est-ce que je peux bien lui raconter, je ne sais même pas qui elle est) que pour me goinfrer de glace. Pour aujourd'hui je crois que ça suffit. Ce que je voudrais vraiment c'est en finir avec cette farce, cet ensemble, ces sandales.

Ce que je voudrais vraiment c'est avoir pris mes tennis, mais dona Elisa m'a dit hors de question, des tennis avec cet ensemble magnifique que ma mère m'avait offert il y avait si longtemps, écoutez-moi un peu ces âneries, on voyait bien que ça ne tournait pas rond chez moi.

Ma mère m'avait offert cette tenue à l'époque où il était prévu qu'elle se marie avec Duarte. Heureusement que je n'ai pas grossi tant que ça, contrairement à ce qu'elle me lance à la figure à longueur de temps. L'ensemble, dans la penderie

de la chambre, a finalement survécu à ses amours et désamours et me va encore.

Mais cette fois, alors qu'enfin tout avait l'air d'être sérieux, il me manquait les chaussures assorties. Dona Elisa m'a donc accompagnée au magasin du centre commercial où mes pauvres pieds se sont subitement retrouvés enveloppés de lanières, franchement on aurait dit Russell Crowe dans son rôle de Romain.

– Je ne sais pas marcher avec ça, moi, ai-je lancé.

– Tu ne vas pas garder ces baskets dégoûtantes toute ta vie, a répondu dona Elisa. En plus c'est mauvais pour tes pieds.

– Ces mules me font mal.

– Ce ne sont pas des mules, ce sont des sandales.

– Mules ou sandales, elles me font mal. Regardez les marques que ça me fait sur les orteils et les jambes.

– Si les lanières vous font mal, est intervenu le vendeur, très empressé (il devait être payé à la commission), il suffit de mettre un peu d'alcool pour assouplir le cuir.

A la maison, j'ai bien essayé de suivre son conseil, mais ça continuait de faire très mal. Pour assouplir suffisamment, il devait certainement falloir des litres et des litres d'alcool et je risquais d'arriver à l'église en empestant la taverne.

Mon Dieu ! Que n'allaient pas dire l'ingénieur et la foule de photographes à l'affût de moments insolites qui justifieraient l'achat de leurs photos par tous les magazines et autres tabloïds.

J'imaginai déjà la une :

« LA FILLE DE NIKI ATHOUGUIA ARRIVE IVRE AU MARIAGE DE SA MÈRE »

Le problème, c'est que ma mère (et c'est probablement pareil pour l'ingénieur) n'a pas un gramme d'humour.

– Je te conseille de ne pas me gâcher la journée, m'a-t-elle dit hier.

– Je te conseille de ne pas me gâcher la journée, m'a-t-elle répété à chacun des coups de fil qu'elle m'a passés ces derniers jours, à l'approche de la fête.

Pour me parler de mon ensemble.

Pour me parler de ma coiffure.

Pour me parler du type de chaussures qui iraient avec mon ensemble.

Ma mère ne m'avait jamais autant parlé.

Le plus étrange, c'est qu'à la fin de chaque appel, je restais assise dans le bureau, sans rien dire, sans rien penser.

Juste avec l'envie absurde de me mettre à pleurer.